—Nous étions tout près, lui dit Benoist à voix basse.

Depuis Pontorson, ils n'avaient pas échangé une parole. Leur cocher excitait son petit cheval de la voix et du fouet. Ils tournèrent un angle et l'espoir s'ouvrit devant eux.

—Regardez, dit Benoist.

La silhouette du Mont-Saint-Michel se profilait sur le ciel avec une netteté prodigieuse, malgré la nuit. C'était à une époque de grandes marées; l'eau tranquille, sans une ride, effleurait les vieilles murailles et réfléchissait les étoiles, d'argent et néanmoins, d'or dans le mur plus sombre. Les sabots du cheval claquèrent sur les pierres de la digue; presque sans qu'ils eussent eu le temps de s'en apercevoir, la porte massive de la forteresse s'ouvrit devant eux.

Malgré l'heure avancée, ils trouvèrent un logis; un quart d'heure après, ils étaient dans une maison située près des remparts, se préparant pour la nuit, ils se serrèrent mutuellement.

Estelle courut à sa fenêtre et regarda au dehors. La terre formait une bande noire à quelque distance; en devinait vers le nord une ligne de collines; tout le reste, la mer scintillante d'étoiles.

Au bout d'une minute ou deux, la jeune femme s'aperçut que le flot se retirait complète. L'un après l'autre les astres disparaissaient, remplacés par le sable gris de Verne; çà et là, une petite flaque gardait le reflet d'une étoile, qui s'éteignait sous le sable; un bruit très doux, comme un sanglot étouffé, annonçait le mouvement de l'eau mystérieuse.

Au-dessus de la tête d'Estelle, la voix contenue de son ami se fit entendre: il était logé à l'étage supérieur.

—Les étoiles s'en vont, dit-il très bas, dans le grand silence de cette nuit inoubliable, l'une après l'autre, comme des voyageuses lassées qui veulent dormir.... Ainsi vos chagrins, ainsi vos inquiétudes.... Et là haut les autres demeurent, dans leur impénétrable sérénité.....pareils à l'amour immortel....Dormez, Estelle, sans crainte.

—Merci! répondit-elle d'une voix pareille à un souffle.

Elle ferma sa fenêtre et s'endormit d'un paisible sommeil.

XXXII

Les cloches réveillèrent Estelle, qui courut à sa fenêtre. La joie du jour naît au dehors, les oiseaux pépialent dans les arbres; les jardins, à l'abri des remparts, embaumaient l'air; les hirondelles tournoyaient autour du vieux Mont avec des cris de triomphe. Elle s'habilla très vite.

La servante montrait avec un plateau chargé de café au lait, qu'elle déposa dans une chambre voisine, inoccupée, dont la jeune dame pourrait faire son salon.

—Je vais dire à M. votre frère qu'il descende pour déjeuner, dit elle.

Estelle sourit. En effet, Benoist n'était pas son mari ne pouvait être que son frère. Cette pensée, qui rendait hommage à sa pureté, lui fit l'effet d'une douce délicate offerte par des mains inconcues.

Benoist descendit. Lui aussi s'était reposé, et son esprit possédait toute la clarté, toute la résolution nécessaire pour mener à bien l'entreprise hasardeuse qu'il allait tenter. En quelques mots, il expliqua son plan de campagne.

—Confiez-moi l'enveloppe, dit-il; si Rosalie n'est pas disposée à avouer, je pourrai l'effrayer mieux que vous ne saurez en état de le faire. S'il y a quelque chose de pénible à apprendre, je pourrais vous en adoucir l'amertume.... à moins que vous ne voulies pas.....

—Je ne puis avoir de secret que vous ne devez partager, dit fermement Estelle. Agissez comme pour vous-même. Je vous attendrai ici.

Il sortit. A cette heure matinale, les maisons anciennes et basses qui bordent l'unique rue du Mont avaient presque toutes sur le seuil deux ou trois enfants blonds, joufflus et barbouillés, qui mangeaient de bon appétit de longues tartines beurrées et regardaient le monsieur avec confiance. Auprès de la petite église paroissiale, il s'arrêta, indécis: une seule maison, pareille aux autres, n'avait d'enfants ni sur les marches, ni à ses fenêtres; fermée du haut en bas, elle semblait inhabitée.

—Rosalie Péril? demanda-t-il à une voisine qui jetait du grain à ses poules.

—C'est là, fit-elle en indiquant la maison triste, mais elle est à la messe, qui va bientôt finir.

Il remercia et attendit, au milieu de l'indifférence générale d'une population blasée sur le plaisir de voir des étrangers. Au bout d'une dizaine de minutes, les femmes commencèrent à sortir de l'église une à une; Benoist les regardait avec attention, sûr d'après ce qu'il savait, de reconnaître Rosalie.

Elle parut, coiffée de sa mante noire, dont les plis retombaient rigides sur sa jupe de drogget. L'ancienne femme de chambre avait repris le costume des paysannes, avec leurs manières un peu brusques. Elle était plus maigre et plus pâle encore que Benoist ne s'y attendait.

—Il y a là un monsieur qui vous demande, Rosalie! dit l'officieuse voisine.

Elle s'arrêta net et regarda l'homme qui la saluait; une décoloration subite envahit ses joues, ses lèvres, jusqu'à son front; ses yeux seuls gardèrent leur couleur gris foncé, et une expression de bête traquée s'y fit voir.

—Vous voulez me parler? dit-elle d'une voix pleine d'angoisse.

—Oui, mademoiselle.

Elle jeta un regard autour d'elle comme si elle cherchait à s'échapper; puis d'un geste désespérément résolu, elle prit au clef dans sa poche et, sans arrêter les yeux sur Benoist, elle lui dit:

—Venez.

Ils entrèrent dans la petite maison très simple, froide et pauvre, mais d'une rigoureuse propreté. Elle referma la porte et dit:

—Asseyez-vous.

Ils étaient dans une salle étroite et basse, éclairée par une fenêtre aux tout petits carreaux verdâtres; une grande cheminée occupait presque tout un côté de la pièce; une table, quatre chaises et une vaste armoire composaient tout le mobilier. Par une porte ouverte, on voyait dans la chambre voisine, plus grande et mieux meublée, un vieux lit à courtines, drapé d'indienne violette. Rosalie entra dans cette chambre et revint sur-le-champ. Elle avait retiré sa mante: son profil anguleux s'abritait sous un simple bonnet de mousseline blanche; elle portait sur sa robe de drogget noir un tablier de cotonnade violet très foncé et un fichu de même étoffe, noir, liséré de blanc, en signe de deuil. Son visage avait gardé son expression d'animal effaré; cependant elle faisait de grands efforts sur elle-même pour paraître calme. Sa voix la trahit, car elle remua plusieurs fois les lèvres avant d'arriver à prononcer:

—Que me voulez-vous?

Benoist prit dans sa poche l'enveloppe qu'Estelle lui avait remise et, sans mot dire, la déposa sur la table.

Rosalie le regardait faire, comme fascinée; elle se pencha pour mieux voir. En reconnaissant sa propre écriture, elle recula jusqu'à la fenêtre et s'y accota, comme font les animaux dans leur tanière, en regardant son terrible visiteur.

—Vous reconnaissez cela? dit Benoist, presque effrayé lui-même de cette attitude.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

—Elle continue de le regarder, mais ne répondit pas.

—Qu'est-ce qu'il y avait dans la lettre? demanda le jeune homme d'un ton sévère.

—Vous le savez bien! firent les lèvres, sans proférer de son.

—Dites-le! insista Benoist.

—Non! fit Rosalie, d'un mouvement énergique de tout son être. C'est trop de l'avoir écrit, je ne le dirai pas.

—Il le faut bien pourtant, commanda-t-il. Venez ici.

Elle resistait impossible; il alla à elle, la prit par la main et la fit asseoir sous qu'elle résistât. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front glacé sur le mouchoir de deuil.

—Racontez-moi ce qu'il y avait dans la lettre.

—Jamais! dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine étroite et plate.

—Vous êtes cause de la mort d'un homme! dit Benoist d'un ton menaçant.

Elle frémissa, ses lèvres s'agitèrent, mais elle ne répondit pas.

—M. de Beauraud s'est tué, parce qu'il avait lu la lettre, répétait-il impitoyablement. C'est vous qui l'avez tué.

Elle fit un signe de doute, mais les lèvres et ne dit rien.

—Mme Monbelet est morte de chagrin il n'y a pas huit jours, par votre faute. La connaissez vous?

Rosalie fit un geste négatif.

—C'était la tante de M. de Beauraud; elle l'aimait comme un fils.... Connaissez-vous M. de Beauraud?

Elle répéta le m. ma geste.

—Alors, pourquoi lui avez-vous écrit cette lettre?

Elle demeura immobile, les lèvres fermement closes.

—Répondez, dit-il avec autorité, ou vous passez adjoint à la justice.

—Je jouissais bonnement, je compte pas, dit-elle [illegible]; il m'a plaqué le bonheur de [illegible].

Il la regarda avec une sorte de stupéfaction. Serait-il donc impossible à la faire parler? Elle s'y pensait bien garde, absorbée dans sa douleur.

—Avez-vous ce que vous avez fait? reprit-il avec force; d'où vous vient qu'il vous écrit la lettre; d'où l'idée de venir que M. de Beauraud est mort, et d'où vous pouvez [illegible] qui est mentionné dans [illegible]?

Rosalie le regarda et un peu de couleur revint à ses lèvres.

—Oui, continua-t-il, on a dit que s'était un femme qui l'avait tué! Voilà ce que vous avez fait!

Le visage de la malheureuse se décomposa et elle poussa un cri étouffé:

—Estelle!

—Oui, Estelle; avez-vous été assez misérable! Faut-il que vous n'ayez pas peur de Dieu!

Rosalie l'interrompit.

—Il dirait que c'est Estelle? Ça n'est pas vrai! C'est moi qui ai écrit la lettre. Estelle ne peut pas savoir!

—Alors dites-moi ce que vous avez écrit, afin que l'innocence d'Estelle soit proclamée, fit Benoist, voyant qu'il gagnait du terrain.

Rosalie secoua la tête.

—C'est impossible, dit-elle. On ne peut pas savoir la vérité.

—Pour l'honneur d'Estelle!

—Estelle ne voudrait pas.

Elle retomba dans le silence, l'air désespéré, les lèvres pincées. La frayeur l'avait tellement assommée du premier coup, qu'elle n'avait même pas songé à se demander qui était Benoist et de quel droit il l'interrogeait; la vue de l'enveloppe avait suffi pour la paralyser.

—Mais Estelle est malheureuse, elle est accusée, tout cela à cause de vous! Est-ce que vous n'avez pas honte?.....

—Je sais. Je l'ai vue à Coutances. Il m'a semblé que s'était sa condamnation qui se levait devant moi.

—Alors, dites la vérité.

—Je ne puis pas.

Benoist se leva, résolu à employer son dernier argument:

—Vous êtes responsable devant Dieu et devant les hommes.

Elle l'interrompit avec violence:

—Devant les hommes, personne ne sait. Devant Dieu! Je me suis confessée et j'ai reçu l'absolution.

—Celui qui vous l'a donnée ne savait pas qu'une innocente était accusée de votre crime. Vous ne le lui avez pas dit; Dieu ne vous a pas pardonné! Si Estelle ne vous pardonne pas, prenez garde, Rosalie, vous irez en enfer!

A ce mot, l'infortunée sembla s'écrouler sur elle-même. Benoist vit que le mot l'avait terrifiée.

—Mettez votre conscience en paix, dit-il en s'approchant d'elle; avouez la vérité. Vous ne voulez pas me la dire? Préférez-vous la dire à Estelle?

—Estelle ne doit pas savoir.....gémit Rosalie en cachant dans ses deux mains décharnées son visage bouleversé. O mon Dieu! n'ai-je pas assez souffert du péché des autres? Allez-vous-en, vous; je ne vous connais pas, vous n'avez rien à faire ici! Et pour Estelle.....je ne peux rien. Je suis fâchée, oui, je suis fâchée qu'elle ait du mal à cause de cela, mais.....allez-vous-en.

—C'est bien, fit Benoist froidement. J'étais venu dans un esprit de paix; mais si vous préférez aller en prison....

—Cela m'est égal! dit elle avec indifférence.

—Et ensuite en enfer.....car c'est vous qui avez tué M. de Beauraud! On n'a pas pu vous donner l'absolution pour ce crime-là! Vous n'avez jamais dit au prêtre qu'il s'était tué après avoir lu la lettre!

Il avait touché juste. Rosalie resta atterrée.

—Vous voyez bien, continua le jeune homme triomphant, vous avez voulu tromper la justice de Dieu!.....Mais vous en serez punie.....

—Je n'ai pas voulu tuer M. de Beauraud, riposta Rosalie avec véhémence. J'espérais seulement empêcher le mariage, et s'était mon devoir, et j'ai bien fait! S'il s'est tué, ce n'est pas ma faute!

—Vous dites cela, ce n'est pas vrai! C'est un mensonge!

—Je n'ai jamais menti! cria Rosalie exaspérée.

—C'est un mensonge abominable. Vous ne pourrez jamais me le faire croire. Vous n'êtes qu'une menteuse!

Il avait suivi sur le visage de la malheureuse l'effet de chacune de ses paroles, qui la barcelaient comme un aiguillon de fer rougi. Au dernier mot, elle se leva.

—Moi, menteuse! Eh bien, tenez.... car, au fond, cela m'est bien égal. Tenez, et laissez moi en paix!

Elle avait ouvert l'armoire avec une vigueur singulière. Sous une pile de draps, elle prit un papier jauni et le jeta sur la table avec fureur. Benoist s'en empara et l'ouvrit.

C'était le brouillon d'une lettre, écrit sur du papier à bon marché, avec des ratures et des pâtés; les premiers mots étaient: "Monsieur Raymond de Beauraud....."

André Bolvin l'avait dit: la lettre était venue se placer dans l'enveloppe.

—Allez-vous-en, dit Rosalie, allez-vous-en!

Benoist prit son chapeau et sortit, emportant la lettre. Il chancelait comme un homme ivre, et ne savait où se retirer. Avisant une ruelle, il monta sur le rempart; là, dans une demi-lune, il rencontra un banc de pierre et s'assit.

Sous le ciel bleu, pendant que les oiseaux chantaient dans les branches d'un figuier qui l'ombrageait, à l'abri des hauts murs de la Merveille, il lut la lettre qui avait causé la mort de Raymond,

XXXIII

"Monsieur Raymond de Beauraud.

"Monsieur, j'ai vu votre mariage dans le journal; vous ne pouvez pas épouser Mlle Estelle Brunaire. J'ai été femme de chambre de Mme Brunaire pendant quatorze ans, et je sais tout ce qui s'est passé depuis le commencement, quand le général de Beauraud, votre père, a commencé à faire la cour à ma pauvre maîtresse. Quand le général est mort, Mme Brunaire m'a dit que c'était son mari qui l'avait assassiné. Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas épouser Mlle Estelle, qui est votre sœur, par la faute de sa mère. Je vous écris cela pour éviter qu'un grand péché ne soit commis; ma conscience ne me permet pas de garder le silence, quand je puis empêcher ce malheur. Vous ne voudrez pas me croire, et pourtant, vous le pouvez, car je n'ai jamais menti. Demandez à Mlle Estelle si elle se souvient de Rosalie, et d'une frayeur que je lui ai faite un soir, dans le jardin de Saumeray, quand elle m'a entendue l'appeler: "Enfant maudite, fils du péché," parce que j'étais en colère contre elle. Demandez-lui aussi comment se mère était avec elle, toujours sévère et fâchée, parce qu'elle avait regret de sa faute. D'ailleurs, si Mlle Estelle a continué comme elle était, vous n'avez qu'à la regarder: elle ressemblait au général comme deux gouttes d'eau, étant petite; c'était frappant, et j'en avais honte quand je la conduisais à la promenade, tellement j'avais peur qu'on ne s'en aperçut. Elle a les mêmes yeux, le même front et la même bouche. Bien des fois, j'ai souhaité qu'elle eût la petite vérole afin d'être défigurée: au moins elle n'aurait plus montré au monde la honte de sa pauvre mère. J'espère que cette lettre vous arrivera à temps pour empêcher le malheur. Ne cherchez pas à me connaître; je veux être tranquille à présent que j'ai déchargé ma conscience. Je prie tous les jours pour l'âme de ma pauvre maîtresse, qui a eu tant de chagrin, et je prierai aussi pour que la vôtre vous soit ôté

"Votre servante,

"ROSALIE PÉRIL."

Benoist restait immobile, la lettre à la main; l'ombre et le soleil jouaient sur le papier à travers les feuilles du figuier, agitées par une légère brise; deux ou trois enfants sortis des jardins voisins étaient venus le regarder avec curiosité et s'étaient retirés, un peu effrayés de le voir à un point sans mouvement. Les yeux perdus à l'horizon deuteté, il songeait.

Voilà donc le secret du trouble bizarre qu'avait jeté le portrait du général? Ces yeux noire dont il avait été hanté presque jusqu'à la démence, ces yeux peints sur la toile, qui lui avaient donné l'illusion de la vie, c'étaient ceux d'Estelle, fière et doux, mais vivante.... Rosalie avait raison: toute preuve était inutile devant une ressemblance aussi incontestable. Benoist comprenait que son ami n'eût pas douté un instant, lui qui portait la figure de son père gravée dans son cœur, qui regardait le portrait dix fois par jour, lui qui, amant passionné, aquit dû plonger avidement ces yeux dans ceux de sa fiancée.

Il comprenait que Raymond fût mort sans explication. Que pouvait-il dire? A qui confier l'horrible révélation, et pourquoi? Epris d'Estelle comme il l'était, la pensée de la traiter en sœur n'avait pu lui venir un instant. Et pourtant de l'idée d'une séparation éternelle, il avait mieux aimé mourir, emportant le nomé avec lui.....

—Il ne pouvait agir autrement, en répétait Benoist, agité de mille pensées confuses.

Des souvenirs affluaient lui revenaient à la mémoire: comment, un voyant Mme Monbelet auprès d'Estelle, il s'était étonné de la ressemblance des deux, différentes seulement d'âge et de chevelure, mais pareilles de taille, de physionomie et de mine, avec les mêmes yeux sombres, dont la rencontre produisait quelque chose d'étrange, d'inquiétant et d'irrésistible. Il avait été tout surpris de n'y avoir pas pensé.....Vous êtes vraiment Beauraud, disait souvent Mme Monbelet.....

Enfin! oui, Estelle était une vraie Beauraud.

Les choses mêmes l'étaient, Benoist pensait que son amie l'attendait avec la révélation angoisse des soupçonnés. Devait-il lui révéler la vérité? Pouvait-il la lui cacher? Que lui dirait-il en échange? Assurément-elle eût [illegible] qui nous [illegible].....

Il sentit qu'il ne pouvait pas la tromper; d'ailleurs, après ce qu'elle avait souffert, une douleur nouvelle ne comptait point; certes, il lui en coûtait, à lui, d'exposer à la fille la faute de la mère; mais Estelle comprendrait mieux à penser pourquoi sa mère ne l'avait guère aimée..... Et, pour la méchanceté de Raymond, il n'avait pas la dénoncer de sa faire.

Le jeune homme se leva et prit à pas lents le chemin de l'hôtellerie. Estelle l'avait patiemment attendu, assise auprès de la fenêtre, les yeux fixés sur l'horizon changeant, sans souci de la fuite des heures. La fièvre l'avait quittée; elle était résignée à apprendre quelque chose d'horrible, et chaque minute qui la laissait dans l'ignorance doit peut-être encore un bienfait.

En voyant entrer son ami, elle se leva; il lu fit de remercier d'un geste amical et protecteur, et doucement, sans une parole, il lui mit la lettre dans les mains.

Effrayée, elle le regarda; les yeux de Benoist exprimaient une tendresse, une pitié sans bornes.

—Dites-moi ce que c'est, murmura-t-elle; j'aime mieux que ce soit vous....

—Je ne puis pas, répondit-il. Lisez. Vous m'appellerez quand il vous plaira.

Il se posa sur elle et, pour la première fois, baisa le front pur, pale sur lequel s'étaient sur une marche de l'escalier.

Elle lut, bientôt aveuglée par ses larmes, qu'elle essuyait machinalement. Oh! le pauvre Raymond! Qu'il avait dû souffrir pour en quelques minutes, pour les dernières de sa vie! Elle comprenait maintenant le portrait lacéré et jeté dans le brasier! Quelle amertume, quel ressentiment! Et aussi, dans les plus les plus intimes de son âme, elle comprenait pourquoi elle ne l'avait pas aimé. Elle le pouvait, elle ne l'aurait pas épousé, elle ne l'aurait pas rendu heureux, elle l'aurait rendu malheureux, elle l'aurait fait souffrir comme elle souffrait elle-même. Benoist vit que le mot l'avait terrifiée.

—Mettez votre conscience en paix, dit-il en s'approchant d'elle; avouez la vérité. Vous ne voulez pas me la dire? Préférez-vous la dire à Estelle?

—Estelle ne doit pas savoir.....gémit Rosalie en cachant dans ses deux mains décharnées son visage bouleversé. O mon Dieu! n'ai-je pas assez souffert du péché des autres? Allez-vous-en, vous; je ne vous connais pas, vous n'avez rien à faire ici! Et pour Estelle.....je ne peux rien. Je suis fâchée, oui, je suis fâchée qu'elle ait du mal à cause de cela, mais.....allez-vous-en.

—C'est bien, fit Benoist froidement. J'étais venu dans un esprit de paix; mais si vous préférez aller en prison....

—Cela m'est égal! dit elle avec indifférence.

—Et ensuite en enfer.....car c'est vous qui avez tué M. de Beauraud! On n'a pas pu vous donner l'absolution pour ce crime-là! Vous n'avez jamais dit au prêtre qu'il s'était tué après avoir lu la lettre!

Il avait touché juste. Rosalie resta atterrée.

—Vous voyez bien, continua le jeune homme triomphant, vous avez voulu tromper la justice de Dieu!.....Mais vous en serez punie.....

—Je n'ai pas voulu tuer M. de Beauraud, riposta Rosalie avec véhémence. J'espérais seulement empêcher le mariage, et s'était mon devoir, et j'ai bien fait! S'il s'est tué, ce n'est pas ma faute!

—Vous dites cela, ce n'est pas vrai! C'est un mensonge!

—Je n'ai jamais menti! cria Rosalie exaspérée.

—C'est un mensonge abominable. Vous ne pourrez jamais me le faire croire. Vous n'êtes qu'une menteuse!

Il avait suivi sur le visage de la malheureuse l'effet de chacune de ses paroles, qui la barcelaient comme un aiguillon de fer rougi. Au dernier mot, elle se leva.

—Moi, menteuse! Eh bien, tenez.... car, au fond, cela m'est bien égal. Tenez, et laissez moi en paix!

Elle avait ouvert l'armoire avec une vigueur singulière. Sous une pile de draps, elle prit un papier jauni et le jeta sur la table avec fureur. Benoist s'en empara et l'ouvrit.

C'était le brouillon d'une lettre, écrit sur du papier à bon marché, avec des ratures et des pâtés; les premiers mots étaient: "Monsieur Raymond de Beauraud....."

André Bolvin l'avait dit: la lettre était venue se placer dans l'enveloppe.

—Allez-vous-en, dit Rosalie, allez-vous-en!

Benoist prit son chapeau et sortit, emportant la lettre. Il chancelait comme un homme ivre, et ne savait où se retirer. Avisant une ruelle, il monta sur le rempart; là, dans une demi-lune, il rencontra un banc de pierre et s'assit.

Sous le ciel bleu, pendant que les oiseaux chantaient dans les branches d'un figuier qui l'ombrageait, à l'abri des hauts murs de la Merveille, il lut la lettre qui avait causé la mort de Raymond,

XXXIII

"Monsieur Raymond de Beauraud.

"Monsieur, j'ai vu votre mariage dans le journal; vous ne pouvez pas épouser Mlle Estelle Brunaire. J'ai été femme de chambre de Mme Brunaire pendant quatorze ans, et je sais tout ce qui s'est passé depuis le commencement, quand le général de Beauraud, votre père, a commencé à faire la cour à ma pauvre maîtresse. Quand le général est mort, Mme Brunaire m'a dit que c'était son mari qui l'avait assassiné. Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas épouser Mlle Estelle, qui est votre sœur, par la faute de sa mère. Je vous écris cela pour éviter qu'un grand péché ne soit commis; ma conscience ne me permet pas de garder le silence, quand je puis empêcher ce malheur. Vous ne voudrez pas me croire, et pourtant, vous le pouvez, car je n'ai jamais menti. Demandez à Mlle Estelle si elle se souvient de Rosalie, et d'une frayeur que je lui ai faite un soir, dans le jardin de Saumeray, quand elle m'a entendue l'appeler: "Enfant maudite, fils du péché," parce que j'étais en colère contre elle. Demandez-lui aussi comment se mère était avec elle, toujours sévère et fâchée, parce qu'elle avait regret de sa faute. D'ailleurs, si Mlle Estelle a continué comme elle était, vous n'avez qu'à la regarder: elle ressemblait au général comme deux gouttes d'eau, étant petite; c'était frappant, et j'en avais honte quand je la conduisais à la promenade, tellement j'avais peur qu'on ne s'en aperçut. Elle a les mêmes yeux, le même front et la même bouche. Bien des fois, j'ai souhaité qu'elle eût la petite vérole afin d'être défigurée: au moins elle n'aurait plus montré au monde la honte de sa pauvre mère. J'espère que cette lettre vous arrivera à temps pour empêcher le malheur. Ne cherchez pas à me connaître; je veux être tranquille à présent que j'ai déchargé ma conscience. Je prie tous les jours pour l'âme de ma pauvre maîtresse, qui a eu tant de chagrin, et je prierai aussi pour que la vôtre vous soit ôté

"Votre servante,

"ROSALIE PÉRIL."

Benoist restait immobile, la lettre à la main; l'ombre et le soleil jouaient sur le papier à travers les feuilles du figuier, agitées par une légère brise; deux ou trois enfants sortis des jardins voisins étaient venus le regarder avec curiosité et s'étaient retirés, un peu effrayés de le voir à un point sans mouvement. Les yeux perdus à l'horizon deuteté, il songeait.

Voilà donc le secret du trouble bizarre qu'avait jeté le portrait du général? Ces yeux noire dont il avait été hanté presque jusqu'à la démence, ces yeux peints sur la toile, qui lui avaient donné l'illusion de la vie, c'étaient ceux d'Estelle, fière et doux, mais vivante.... Rosalie avait raison: toute preuve était inutile devant une ressemblance aussi incontestable. Benoist comprenait que son ami n'eût pas douté un instant, lui qui portait la figure de son père gravée dans son cœur, qui regardait le portrait dix fois par jour, lui qui, amant passionné, aquit dû plonger avidement ces yeux dans ceux de sa fiancée.

Il comprenait que Raymond fût mort sans explication. Que pouvait-il dire? A qui confier l'horrible révélation, et pourquoi? Epris d'Estelle comme il l'était, la pensée de la traiter en sœur n'avait pu lui venir un instant. Et pourtant de l'idée d'une séparation éternelle, il avait mieux aimé mourir, emportant le nomé avec lui.....

—Il ne pouvait agir autrement, répétait Benoist, agité de mille pensées confuses.

Des souvenirs affluaient lui revenaient à la mémoire: comment, en voyant Mme Monbelet auprès d'Estelle, il s'était étonné de la ressemblance des deux, différentes seulement d'âge et de chevelure, mais pareilles de taille, de physionomie et de mine, avec les mêmes yeux sombres, dont la rencontre produisait quelque chose d'étrange, d'inquiétant et d'irrésistible. Il avait été tout surpris de n'y avoir pas pensé.....Vous êtes vraiment Beauraud, disait souvent Mme Monbelet.....

Enfin! oui, Estelle était une vraie Beauraud.

Les choses mêmes l'étaient, Benoist pensait que son amie l'attendait avec la révélation angoisse des soupçonnés. Devait-il lui révéler la vérité? Pouvait-il la lui cacher? Que lui dirait-il en échange? Assurément-elle eût [illegible] qui nous [illegible].....

Il sentit qu'il ne pouvait pas la tromper; d'ailleurs, après ce qu'elle avait souffert, une douleur nouvelle ne comptait point; certes, il lui en coûtait, à lui, d'exposer à la fille la faute de la mère; mais Estelle comprendrait mieux à penser pourquoi sa mère ne l'avait guère aimée..... Et, pour la méchanceté de Raymond, il n'avait pas la dénoncer de sa faire.

Le jeune homme se leva et prit à pas lents le chemin de l'hôtellerie. Estelle l'avait patiemment attendu, assise auprès de la fenêtre, les yeux fixés sur l'horizon changeant, sans souci de la fuite des heures. La fièvre l'avait quittée; elle était résignée à apprendre quelque chose d'horrible, et chaque minute qui la laissait dans l'ignorance doit peut-être encore un bienfait.

En voyant entrer son ami, elle se leva; il lu fit de remercier d'un geste amical et protecteur, et doucement, sans une parole, il lui mit la lettre dans les mains.

Effrayée, elle le regarda; les yeux de Benoist exprimaient une tendresse, une pitié sans bornes.

—Dites-moi ce que c'est, murmura-t-elle; j'aime mieux que ce soit vous....

—Je ne puis pas, répondit-il. Lisez. Vous m'appellerez quand il vous plaira.

Il se posa sur elle et, pour la première fois, baisa le front pur, pale sur lequel s'étaient sur une marche de l'escalier.

Elle lut, bientôt aveuglée par ses larmes, qu'elle essuyait machinalement. Oh! le pauvre Raymond! Qu'il avait dû souffrir pour en quelques minutes, pour les dernières de sa vie! Elle comprenait maintenant le portrait lacéré et jeté dans le brasier! Quelle amertume, quel ressentiment! Et aussi, dans les plus les plus intimes de son âme, elle comprenait pourquoi elle ne l'avait pas aimé. Elle le pouvait, elle ne l'aurait pas épousé, elle ne l'aurait pas rendu heureux, elle l'aurait rendu malheureux, elle l'aurait fait souffrir comme elle souffrait elle-même. Benoist vit que le mot l'avait terrifiée.

—Mettez votre conscience en paix, dit-il en s'approchant d'elle; avouez la vérité. Vous ne voulez pas me la dire? Préférez-vous la dire à Estelle?

—Estelle ne doit pas savoir.....gémit Rosalie en cachant dans ses deux mains décharnées son visage bouleversé. O mon Dieu! n'ai-je pas assez souffert du péché des autres? Allez-vous-en, vous; je ne vous connais pas, vous n'avez rien à faire ici! Et pour Estelle.....je ne peux rien. Je suis fâchée, oui, je suis fâchée qu'elle ait du mal à cause de cela, mais.....allez-vous-en.

—C'est bien, fit Benoist froidement. J'étais venu dans un esprit de paix; mais si vous préférez aller en prison....

—Cela m'est égal! dit elle avec indifférence.

—Et ensuite en enfer.....car c'est vous qui avez tué M. de Beauraud! On n'a pas pu vous donner l'absolution pour ce crime-là! Vous n'avez jamais dit au prêtre qu'il s'était tué après avoir lu la lettre!

Il avait touché juste. Rosalie resta atterrée.

—Vous voyez bien, continua le jeune homme triomphant, vous avez voulu tromper la justice de Dieu!.....Mais vous en serez punie.....

—Je n'ai pas voulu tuer M. de Beauraud, riposta Rosalie avec véhémence. J'espérais seulement empêcher le mariage, et s'était mon devoir, et j'ai bien fait! S'il s'est tué, ce n'est pas ma faute!

—Vous dites cela, ce n'est pas vrai! C'est un mensonge!

—Je n'ai jamais menti! cria Rosalie exaspérée.

—C'est un mensonge abominable. Vous ne pourrez jamais me le faire croire. Vous n'êtes qu'une menteuse!

Il avait suivi sur le visage de la malheureuse l'effet de chacune de ses paroles, qui la barcelaient comme un aiguillon de fer rougi. Au dernier mot, elle se leva.

—Moi, menteuse! Eh bien, tenez.... car, au fond, cela m'est bien égal. Tenez, et laissez moi en paix!

Elle avait ouvert l'armoire avec une vigueur singulière. Sous une pile de draps, elle prit un papier jauni et le jeta sur la table avec fureur. Benoist s'en empara et l'ouvrit.

C'était le brouillon d'une lettre, écrit sur du papier à bon marché, avec des ratures et des pâtés; les premiers mots étaient: "Monsieur Raymond de Beauraud....."

André Bolvin l'avait dit: la lettre était venue se placer dans l'enveloppe.

—Allez-vous-en, dit Rosalie, allez-vous-en!

Benoist prit son chapeau et sortit, emportant la lettre. Il chancelait comme un homme ivre, et ne savait où se retirer. Avisant une ruelle, il monta sur le rempart; là, dans une demi-lune, il rencontra un banc de pierre et s'assit.

Sous le ciel bleu, pendant que les oiseaux chantaient dans les branches d'un figuier qui l'ombrageait, à l'abri des hauts murs de la Merveille, il lut la lettre qui avait causé la mort de Raymond,

XXXIII

"Monsieur Raymond de Beauraud.

"Monsieur, j'ai vu votre mariage dans le journal; vous ne pouvez pas épouser Mlle Estelle Brunaire. J'ai été femme de chambre de Mme Brunaire pendant quatorze ans, et je sais tout ce qui s'est passé depuis le commencement, quand le général de Beauraud, votre père, a commencé à faire la cour à ma pauvre maîtresse. Quand le général est mort, Mme Brunaire m'a dit que c'était son mari qui l'avait assassiné. Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas épouser Mlle Estelle, qui est votre sœur, par la faute de sa mère. Je vous écris cela pour éviter qu'un grand péché ne soit commis; ma conscience ne me permet pas de garder le silence, quand je puis empêcher ce malheur. Vous ne voudrez pas me croire, et pourtant, vous le pouvez, car je n'ai jamais menti. Demandez à Mlle Estelle si elle se souvient de Rosalie, et d'une frayeur que je lui ai faite un soir, dans le jardin de Saumeray, quand elle m'a entendue l'appeler: "Enfant maudite, fils du péché," parce que j'étais en colère contre elle. Demandez-lui aussi comment se mère était avec elle, toujours sévère et fâchée, parce qu'elle avait regret de sa faute. D'ailleurs, si Mlle Estelle a continué comme elle était, vous n'avez qu'à la regarder: elle ressemblait au général comme deux gouttes d'eau, étant petite; c'était frappant, et j'en avais honte quand je la conduisais à la promenade, tellement j'avais peur qu'on ne s'en aperçut. Elle a les mêmes yeux, le même front et la même bouche. Bien des fois, j'ai souhaité qu'elle eût la petite vérole afin d'être défigurée: au moins elle n'aurait plus montré au monde la honte de sa pauvre mère. J'espère que cette lettre vous arrivera à temps pour empêcher le malheur. Ne cherchez pas à me connaître; je veux être tranquille à présent que j'ai déchargé ma conscience. Je prie tous les jours pour l'âme de ma pauvre maîtresse, qui a eu tant de chagrin, et je prierai aussi pour que la vôtre vous soit ôté

"Votre servante,

"ROSALIE PÉRIL."

Benoist restait immobile, la lettre à la main; l'ombre et le soleil jouaient sur le papier à travers les feuilles du figuier, agitées par une légère brise; deux ou trois enfants sortis des jardins voisins étaient venus le regarder avec curiosité et s'étaient retirés, un peu effrayés de le voir à un point sans mouvement. Les yeux perdus à l'horizon deuteté, il songeait.

Voilà donc le secret du trouble bizarre qu'avait jeté le portrait du général? Ces yeux noire dont il avait été hanté presque jusqu'à la démence, ces yeux peints sur la toile, qui lui avaient donné l'illusion de la vie, c'étaient ceux d'Estelle, fière et doux, mais vivante.... Rosalie avait raison: toute preuve était inutile devant une ressemblance aussi incontestable. Benoist comprenait que son ami n'eût pas douté un instant, lui qui portait la figure de son père gravée dans son cœur, qui regardait le portrait dix fois par jour, lui qui, amant passionné, aquit dû plonger avidement ces yeux dans ceux de sa fiancée.

Il comprenait que Raymond fût mort sans explication. Que pouvait-il dire? A qui confier l'horrible révélation, et pourquoi? Epris d'Estelle comme il l'était, la pensée de la traiter en sœur n'avait pu lui venir un instant. Et pourtant de l'idée d'une séparation éternelle, il avait mieux aimé mourir, emportant le nomé avec lui.....

—Il ne pouvait agir autrement, répétait Benoist, agité de mille pensées confuses.

Des souvenirs affluaient lui revenaient à la mémoire: comment, en voyant Mme Monbelet auprès d'Estelle, il s'était étonné de la ressemblance des deux, différentes seulement d'âge et de chevelure, mais pareilles de taille, de physionomie et de mine, avec les mêmes yeux sombres, dont la rencontre produisait quelque chose d'étrange, d'inquiétant et d'irrésistible. Il avait été tout surpris de n'y avoir pas pensé.....Vous êtes vraiment Beauraud, disait souvent Mme Monbelet.....

Enfin! oui, Estelle était une vraie Beauraud.

Les choses mêmes l'étaient, Benoist pensait que son amie l'attendait avec la révélation angoisse des soupçonnés. Devait-il lui révéler la vérité? Pouvait-il la lui cacher? Que lui dirait-il en échange? Assurément-elle eût [illegible] qui nous [illegible].....

Il sentit qu'il ne pouvait pas la tromper; d'ailleurs, après ce qu'elle avait souffert, une douleur nouvelle ne comptait point; certes, il lui en coûtait, à lui, d'exposer à la fille la faute de la mère; mais Estelle comprendrait mieux à penser pourquoi sa mère ne l'avait guère aimée..... Et, pour la méchanceté de Raymond, il n'avait pas la dénoncer de sa faire.

Le jeune homme se leva et prit à pas lents le chemin de l'hôtellerie. Estelle l'avait patiemment attendu, assise auprès de la fenêtre, les yeux fixés sur l'horizon changeant, sans souci de la fuite des heures. La fièvre l'avait quittée; elle était résignée à apprendre quelque chose d'horrible, et chaque minute qui la laissait dans l'ignorance doit peut-être encore un bienfait.

En voyant entrer son ami, elle se leva; il lu fit de remercier d'un geste amical et protecteur, et doucement, sans une parole, il lui mit la lettre dans les mains.

Effrayée, elle le regar